

Lettre ouverte à Ernesto Che Guevara par Frei Betto

«Laissez-moi vous dire, au risque de vous paraître ridicule, que le véritable révolutionnaire est guidé par des sentiments d'amour. Il est impossible de penser en authentique révolutionnaire si on est dépourvu de cette qualité ».

Mon cher Che:

Déjà quarante années se sont écoulées depuis ce jour où la CIA t'a assassiné dans une forêt de Bolivie, ce 8 septembre 1967. Tu avais alors 39 ans. Tes bourreaux pensaient qu'en criblant ton corps de balles après t'avoir capturé vivant, ils allaient condamner ta mémoire à l'oubli. Ils ignoraient que contrairement aux égoïstes les altruistes ne meurent jamais. Les rêves de liberté ne restent pas enfermés dans des cages comme des oiseaux apprivoisés. L'étoile de ton béret brille avec plus d'éclat, la force de tes yeux guide des générations sur les routes de la justice, ton visage serein et déterminé inspire confiance à ceux qui luttent pour la liberté. Ton esprit franchit les frontières de l'Argentine, de Cuba et de la Bolivie et comme une flamme ardente enflamme encore aujourd'hui le cœur de beaucoup de révolutionnaires.

Ces quarante années ont vu survenir des changements radicaux. Le mur de Berlin est tombé ensevelissant sous ses décombres le socialisme européen. Beaucoup d'entre nous comprennent aujourd'hui seulement l'audace dont tu fis preuve, en 1962, à Alger, lorsque tu signalais les fissures dans les murailles du Kremlin qui nous semblaient pourtant si solides alors. L'Histoire est un fleuve impétueux qui ne sait pas contourner les obstacles. Le socialisme européen essaya de faire barrage aux flots du fleuve avec le bureaucratisme, l'autoritarisme, l'incapacité à faire passer dans la vie du peuple les progrès technologiques qu'avait apportés l'aventure spatiale et, surtout, il se drapa dans une rationalité economiciste qui ne plongeait pas ses racines dans l'éducation subjective des acteurs de l'Histoire: les travailleurs.

Qui peut dire si l'histoire du socialisme ne serait pas différente aujourd'hui si on avait prêté attention à tes paroles : « L'Etat se trompe parfois. Quand se produit une de ces erreurs, on constate une baisse de l'enthousiasme collectif à cause d'une réduction quantitative de chacun des éléments qui le composent et le travail se paralyse jusqu'au point d'en être réduit à des quantités insignifiantes : c'est le moment de corriger ».

Che, beaucoup de tes craintes se sont avérées justes au cours de toutes ces années et ont contribué à l'échec de nos mouvements de libération. Nous ne t'avons pas assez écouté. Depuis l'Afrique tu as écrit, en 1965, à Carlos Quijano du journal Marcha de Montevideo : «Laissez-moi vous dire, au risque de vous paraître ridicule, que le véritable révolutionnaire est guidé par des sentiments d'amour. Il est impossible de penser en authentique révolutionnaire si on est dépourvu de cette qualité ».

Cette remarque coïncide avec ce que l'apôtre Jean, exilé sur l'île de Patmos, écrivit dans l'Apocalypse, il y a deux mille ans, au nom du Seigneur à l'Eglise d'Ephèse :

« Je connais ta conduite, ton labeur, ta constance. Tu ne peux, je le sais, souffrir les méchants. Tu as mis à l'épreuve ceux qui se prétendaient apôtres et tu les as reconnus menteurs. Vous avez été persévérants. Vous avez souffert à cause de mon Nom et vous n'avez pas perdu courage. Mais il y a quelque chose que je condamne en toi : tu as abandonné ton premier amour » (2,2-4)

Certains d'entre nous, Che, ont abandonné l'amour des pauvres dont le nombre se multiplie, aujourd'hui, dans notre grande patrie latino-américaine et dans le monde entier. Ils ont cessé de se laisser conduire par de grands sentiments d'amour pour se plonger dans de stériles disputes partisans et parfois ils font de leurs amis des ennemis et de leurs véritables ennemis des alliés. Corrompus par la vanité et obsédés par la dispute des espaces politiques, leur cœur n'est plus enflammé par des idées de justice. Ils sont restés sourds aux cris du peuple, ils ont perdu l'humilité du travail à la base et maintenant ils troquent des utopies contre des votes.

Quand l'amour se refroidit, l'enthousiasme s'éteint et le dévouement s'assèche. La cause comme passion disparaît comme l'idylle dans un couple qui ne s'aime plus. Ce qui était « notre » se dit « mon » et les séductions du capitalisme ramollissent les principes, changent les valeurs et si nous poursuivons encore la lutte c'est parce que l'esthétique du pouvoir exerce plus de fascination que l'éthique du service.

Ton cœur, Che, battait au rythme de tous les peuples opprimés et exploités. Tu as parcouru toutes les terres depuis l'Argentine jusqu'au Guatemala et jusqu'au Mexique, puis du Mexique à Cuba, de Cuba au Congo, du Congo en Bolivie. Toujours tu es sorti de toi-même, embrasé d'un amour qui se traduisait dans ta vie par

la libération. C'est pourquoi tu pouvais affirmer avec l'autorité qui convient : « avoir une grande dose d'humanité, du sens de la justice et de la vérité pour ne pas sombrer dans des extrêmes dogmatiques, dans des raisonnements scolastiques froids, dans un éloignement des masses. Il faut lutter chaque jour pour que cet amour de l'humanité vivante se transforme en faits concrets, en gestes qui servent d'exemple, de mobilisation ».

Combien de fois, Che, notre dose d'humanité ne s'est-elle pas asséchée, calcinée par des dogmatismes qui nous ont emplis de certitudes et nous ont laissés vides de sensibilité envers les drames des damnés de la Terre ? Combien de fois notre sens de la justice ne s'est-il pas perdu en discours scolastiques froids qui proféraient des sentences implacables et qui proclamaient des jugements infâmes ? Combien de fois notre sens de la vérité ne s'est-il pas cristallisé en exercice de l'autorité sans que nous répondions aux désirs de ceux-là qui rêvent d'un quignon de pain, d'un peu de terre et d'un peu de joie ?

Tu nous as enseigné un jour que l'être humain est « l'acteur de ce drame étrange et passionnant qu'est la construction du socialisme dans sa double existence d'être unique et de membre de la communauté ». Et que ce dernier, le socialisme, n'est pas « un produit fini. Les défauts du passé se transportent dans le présent dans la conscience individuelle et il faut entreprendre un travail permanent pour les éradiquer ». Peut-être aurions-nous dû mettre en avant plus fortement les valeurs morales, les stimulations subjectives, les aspirations spirituelles. Avec ton sens critique aiguisé, tu as pris soin de nous prévenir que le « socialisme est jeune et renferme des erreurs. Les révolutionnaires manquent souvent de connaissances et de l'audace intellectuelle nécessaire pour affronter la tâche du développement de l'homme nouveau avec des méthodes autres que les méthodes conventionnelles, car les méthodes conventionnelles pâtissent de l'influence de la société qui les a produites ».

En dépit de tant de défaites et d'erreurs, nous avons engrangé des conquêtes importantes tout au long de ces quarante années. Les mouvements populaires ont fait irruption sur tout le continent. Aujourd'hui, dans beaucoup de pays, sont mieux organisés les paysans, les femmes, les ouvriers, les indiens et les noirs. Parmi les chrétiens, un nombre important d'entre eux ont choisi le camp des pauvres et ils ont mis au monde la Théologie de la Libération. Nous avons tiré des leçons des guérillas urbaines des années 60, de la brève gouvernance populaire de Salvador Allende, du gouvernement démocratique de Mauricio Bishop à l'île de Grenade, massacré par les troupes des Etats-Unis, de la victoire puis de la chute de la Révolution Sandiniste, de la lutte du peuple du Salvador. Au Mexique, les Zapatistes du Chiapas mettent à nu la politique néolibérale et se propage à travers l'Amérique Latine le printemps démocratique avec les électeurs qui répudient les vieilles oligarchies et qui élisent des hommes et des femmes qui leur ressemblent : Lula, Chávez, Morales, Correa, Ortega, etc.

Beaucoup reste encore à faire, mon cher Che, mais nous veillons avec tendresse sur ton héritage le plus précieux : l'esprit internationaliste et la révolution cubaine. L'un et l'autre se présentent aujourd'hui comme un seul symbole. Dirigée par Fidel, la Révolution cubaine résiste au blocus impérialiste, à la chute de l'Union Soviétique, au manque de pétrole, aux médias qui prétendent la diaboliser.

Elle résiste avec toute sa richesse d'amour et d'humour, salsa et « merengue », défense de la patrie et exaltation de la vie. Attentive à sa voix, elle déchaîne un processus de rectification, consciente des erreurs commises et entêtée, malgré les difficultés actuelles, à faire que devienne réalité le rêve d'une société où la liberté de chacun soit la condition de la justice de l'autre.

De là où tu es, Che, bénis-nous nous tous qui communions avec tes idées et tes espérances. Bénis aussi ceux qui se sont fatigués, qui se sont embourgeoisés ou qui ont fait de la lutte un métier pour leur profit. Bénis ceux qui ont honte d'avouer qu'ils sont de gauche et de se dire socialistes. Bénis les dirigeants politiques qui, une fois déchus de leur poste, plus jamais ne mettent les pieds dans une favela ni apportent leur soutien à une manifestation. Bénis les femmes qui, à la maison, ont découvert que leur compagnon était le contraire de ce qu'il affichait hors de la maison et aussi les hommes qui luttent pour en finir avec le machisme qui les écrase. Bénis-nous nous tous qui, devant tant de misère qui fauche tant de vies humaines, savons qu'il ne nous reste pas d'autre vocation que de convertir des cœurs et des esprits et de révolutionner des sociétés et des continents. Surtout, bénis-nous pour que chaque jour nous soyons motivés par de grands sentiments d'amour de sorte que nous puissions cueillir le fruit de l'homme et de la femme nouveaux.

***Carlos Alberto Libanio Christo, mieux connu sous le nom de "Frei Betto" (1944), est un moine dominicain brésilien. théologien de la libération. Il est l'auteur de plus de 50 livres appartenant à des genres littéraires divers.**

Carta abierta a Ernesto Che Guevara

“Déjeme decirle, aún a costa de parecer ridículo, que el verdadero revolucionario está guiado por sentimientos de amor. Es imposible pensar en un auténtico revolucionario sin esta cualidad”.

Frei Betto (Para Kaos en la Red) [09.10.2007]

Querido Che:

Ya han pasado cuarenta años desde que la CIA te asesinó en la selva de Bolivia, el 8 de octubre de 1967. Tenías entonces 39 años. Pensaban tus verdugos que, al meterte balas en tu cuerpo, después de haberte capturado vivo, condenarían al olvido tu memoria. Ignoraban que, al contrario de los egoístas, los altruistas nunca mueren. Los sueños libertarios no quedan confinados en jaulas cual pájaros domesticados. La estrella de tu boina brilla más fuerte, la fuerza de tus ojos guía a generaciones por las rutas de la justicia, tu semblante sereno y firme inspira confianza a quienes combaten por la libertad. Tu espíritu trasciende las fronteras de Argentina, de Cuba y de Bolivia y, cual llama ardiente, inflama aún hoy el corazón de muchos revolucionarios.

En estos cuarenta años ha habido cambios radicales. Cayó el muro de Berlín y sepultó al socialismo europeo. Muchos de nosotros sólo ahora comprenden tu osadía al señalar, en Argel en 1962, las grietas en las murallas del Kremlin, que nos parecían tan sólidas. La historia es un río veloz que no ahorra obstáculos. El socialismo europeo trató de detener las aguas del río con el burocratismo, el autoritarismo, la incapacidad para llevar a la vida cotidiana el avance tecnológico derivado de la carrera espacial y, sobre todo, se revistió de una racionalidad economicista que no hincaba sus raíces en la educación subjetiva de los sujetos históricos: los trabajadores.

Quién sabe si la historia del socialismo no sería distinta hoy si hubieran prestado oído a tus palabras: “El Estado se equivoca a veces. Cuando sucede una de esas equivocaciones se percibe una disminución del entusiasmo colectivo debido a una reducción cuantitativa de cada uno de los elementos que lo forman, y el trabajo se paraliza hasta quedar reducido a magnitudes insignificantes: es el momento de rectificar”.

Che, muchos de tus recelos se han confirmado a lo largo de estos años y han contribuido al fracaso de nuestros movimientos de liberación. No te escuchamos lo suficiente. Desde África, en 1965, le escribiste a Carlos Quijano, del periódico *Marcha* de Montevideo: “Déjeme decirle, aún a costa de parecer ridículo, que el verdadero revolucionario está guiado por sentimientos de amor. Es imposible pensar en un auténtico revolucionario sin esta cualidad”.

Esta advertencia coincide con lo que el apóstol Juan, exiliado en la isla de Patmos, escribió en el Apocalipsis hace dos mil años, en nombre del Señor, a la Iglesia de Éfeso: “Conozco tu conducta, el esfuerzo y la perseverancia. Sé que no soportas a los malos. Aparecieron algunos diciendo que eran apóstoles. Tú los probaste y descubriste que no lo eran. Eran mentirosos. Ustedes han sido perseverantes. Sufrieron por causa de mi nombre y no se desanimaron. Pero hay una cosa que repruebo en ti: abandonaste el primer amor” (2, 2-4).

Algunos de nosotros, Che, abandonaron el amor a los pobres, que hoy se multiplican en la Patria Grande latinoamericana y en el mundo. Dejaron de guiarse por grandes sentimientos de amor para ser absorbidos por estériles disputas partidarias y, a veces, hacen de los amigos, enemigos, y de los verdaderos enemigos, aliados. Corroídos por la vanidad y por la disputa de espacios políticos, ya no tienen el corazón encendido por ideas de justicia. Permanecieron sordos a los clamores del pueblo, perdieron la humildad del trabajo de base y ahora cambian utopías por votos.

Cuando el amor se enfría el entusiasmo se apaga y la dedicación se retrae. La causa como pasión desaparece, como el romance entre una pareja que ya no se ama. Lo que era ‘nuestro’ resuena como ‘mío’ y las seducciones del capitalismo reblandecen los principios, cambian los valores y si todavía proseguimos en la lucha es porque la estética del poder ejerce mayor fascinación que la ética del servicio.

Tu corazón, Che, latía al ritmo de todos los pueblos oprimidos y expoliados. Peregrinaste desde Argentina a Guatemala, de Guatemala a México, de México a Cuba, de Cuba al Congo, del Congo a Bolivia. Todo el tiempo saliste de ti mismo, encendido de amor, que en tu vida se traducían en liberación. Por eso podías afirmar con autoridad que “es preciso tener una gran dosis de humanidad, de sentido de justicia y de verdad, para no caer en extremos dogmáticos, en escolasticismos fríos, en aislamiento de las masas. Es necesario luchar todos los días para que ese amor a la humanidad viva se transforme en hechos concretos, en gestos que sirvan de ejemplo, de movilización”.

Cuántas veces, Che, nuestra dosis de humanidad se ha resecado, calcinada por dogmatismos que nos hincharon de certezas y nos dejaron vacíos de sensibilidad para con los dramas de los condenados de la Tierra. Cuántas veces nuestro sentido de justicia se perdió en escolasticismos fríos que proferían sentencias implacables y proclamaban juicios infamantes. Cuántas veces nuestro sentido de verdad cristalizó en el ejercicio de autoridad, sin que correspondiésemos a los anhelos de quienes sueñan con un trozo de pan, de tierra y de alegría.

Tú nos enseñaste un día que el ser humano es el “actor de ese extraño y apasionante drama que es la construcción del socialismo, en su doble existencia de ser único y miembro de la comunidad”. Y que éste no es “un producto acabado. Los defectos del pasado se trasladan al presente en la conciencia individual y hay que emprender un continuo trabajo para erradicarlos”. Quizá nos ha faltado destacar con más énfasis los valores morales, las emulaciones subjetivas, los anhelos espirituales. Con tu agudo sentido crítico cuidaste de advertirnos que “el socialismo es joven y tiene errores. Los revolucionarios carecen muchas veces de conocimientos y de la audacia intelectual necesarios para enfrentar la tarea del desarrollo del hombre nuevo por métodos distintos de los convencionales, pues los métodos convencionales sufren la influencia de la sociedad que los creó”.

A pesar de tantas derrotas y errores, hemos tenido conquistas importantes a lo largo de estos cuarenta años. Los movimientos populares han irrumpido en todo el Continente. Hoy en muchos países están mejor organizados los campesinos, las mujeres, los obreros, los indios y los negros. Entre los cristianos, una parte significativa ha optado por los pobres y engendró la Teología de la Liberación. Hemos sacado considerables lecciones de las guerrillas urbanas de los años 60; de la breve gestión popular de Salvador Allende; del gobierno democrático de Maurice Bishop, en Granada, masacrado por las tropas de los Estados Unidos; de la ascensión y la caída de la Revolución Sandinista ; de la lucha del pueblo de El Salvador. En México los zapatistas de Chiapas ponen al desnudo la política neoliberal y se propaga por América Latina la primavera democrática, con los electores repudiando a las viejas oligarquías y eligiendo a aquellos que son a su imagen y semejanza: Lula, Chaves, Morales, Correa, Ortega, etc.

Falta mucho por hacer, querido Che. Pero conservamos con cariño tus herencias mayores: el espíritu internacionalista y la revolución cubana. Una y otra cosa se presentan hoy como un solo símbolo. Comandada por Fidel, la Revolución cubana resiste al bloqueo imperialista, la caída de la Unión Soviética, la carencia de petróleo, los medios de comunicación que pretenden satanizarla. Resiste con toda su riqueza de amor y de humor, salsa y merengue, defensa de la patria y valoración de la vida. Atenta a tu voz, ella desencadena un proceso de rectificación, consciente de los errores cometidos y empeñada, a pesar de las dificultades actuales, en hacer realidad el sueño de una sociedad donde la libertad de uno sea la condición de justicia del otro.

Desde donde estás, Che, bendícenos a todos nosotros los que comulgamos en tus ideales y tus esperanzas. Bendice también a los que se cansaron, se aburguesaron o hicieron de la lucha una profesión en su propio beneficio. Bendice a los que tienen vergüenza de confesarse de izquierda y de declararse socialistas. Bendice a los dirigentes políticos que, una vez destituidos de sus cargos, nunca más visitaron una favela ni apoyaron una movilización. Bendice a las mujeres que, en casa, descubrieron que sus compañeros eran lo contrario de lo que ostentaban fuera, y también a los hombres que luchan por vencer el machismo que los domina. Bendícenos a todos nosotros los que, ante tanta miseria que siega vidas humanas, sabemos que no nos queda otra vocación más que la de convertir corazones y mentes, revolucionar sociedades y continentes. Sobre todo bendícenos para que, todos los días, estemos motivados por grandes sentimientos de amor, de modo que podamos recoger el fruto del hombre y la mujer nuevos.

(Las citas del Che tienen como fuente el texto *El socialismo y el hombre en Cuba*, publicado en “Ernesto Che Guevara, escritos y discursos”, Editorial de Ciencias Sociales, La Habana, 1977, pp 253-272)

El escritor brasileño Frei Betto es un fraile dominico conocido internacionalmente como teólogo de la liberación. Autor de 53 libros de diversos géneros literarios -novela, ensayo, policial, memorias, infantiles y juveniles y de temas religiosos- en dos ocasiones, en 1985 y en el 2005, fue premiado con el Jabuti, el premio literario más importante del país. En 1986 fue elegido Intelectual del año por la Unión Brasileña de Escritores. Asesor de movimientos sociales como las Comunidades Eclesiales de Base y el Movimiento de Trabajadores Rurales sin Tierra, participa activamente en la vida política del Brasil en los últimos 45 años. En los años 2003 y 2004 fue asesor especial del Presidente Luiz Inácio Lula da Silva y coordinador de Movilización Social del Programa Hambre Cero.